

autour de deux chétifs guerriers qui essayaient de soulever la caisse comme pour se rendre compte du poids. Nos gens, très curieux, se dissimulèrent avec soin, car les yeux de ce petit monde sont singulièrement perçants. Chacun donnait son avis; les garçons sautaient à cloche-pied, se carrant des hanches avec la joie inexprimable que leur causait l'aventure, et les mignonnes femmes, portant sur leur dos des bébés plus mignons encore, piaillaient des paroles de sagesse féminine. Un des plus avisés prit une perche légère qu'il passa à travers les poignées, et tous, de leurs voix aiguës, d'exalter ce trait de génie. L'Hercule, alors, et le Milon de la tribu, y appliquant toute leur force, enlèvent la caisse au niveau de leurs épaules, et, chancelant sous le poids, s'acheminent vers le broussis. Nos gens de tirer à poudre et de pousser de grands cris en se lançant à la poursuite des myrmidons; l'un, trop gros pour courir, reste en arrière, un jeune homme de dix-huit ans, qu'on nous amène en triomphe. Nous admirons l'homoncule, gras à lard. Mais il aurait fallu entendre le Zanzibari!

Le 17, M. Bonny fut envoyé à la recherche d'un canot qu'on disait exister dans ces parages, mais il ne put le trouver; la rivière semblait venir de l'est-nord-est et avait plus de 50 mètres de largeur. Courant paisible, lit profond.

L'après-midi du 14, le 15 et le 16 novembre, nos gens les passent à se venger de leur abstinence forcée. Plantain cuit à l'eau, plantain rôti sur la claie, plantain réduit en farine, plantain sous toutes les formes, en moyenne, chacun en a consommé 140 en trois jours.

Le 19, peu après avoir quitté Andi-koumou, nous traversons l'établissement d'Andouta, puis la colonne passe près de la montagne pittoresque de Kakoua. La contrée est toute hérissée d'immenses quartiers de roche, de blocs couverts d'une épaisse végétation et entourés de fougères en profusion. Près du camp, on découvre, dans la rocaille, un petit grenier de maïs et de bananes, appartenant sans doute aux nains. Si cette trouvaille avait eu lieu quelques jours auparavant, nos gens en fussent venus aux coups, mais aujourd'hui chacun se sent sur le dos une bonne charge de vivres et ils accordent à peine un regard au trésor des petits hommes. La plupart d'entre eux, du reste, sont assez sérieusement indisposés par suite des noces et festins d'Andi-koumou.

Le 20, étape de 8 kilomètres. Depuis que nous suivons la grand'route des nains, le sol, différent des terres marneuses qui absorbaient les pluies perpétuelles de la région avoisinant l'Itouri, est constitué par une argile rougeâtre, imperméable et dure, qui retient l'eau en petites mares, et rend le sentier glissant et savonneux.

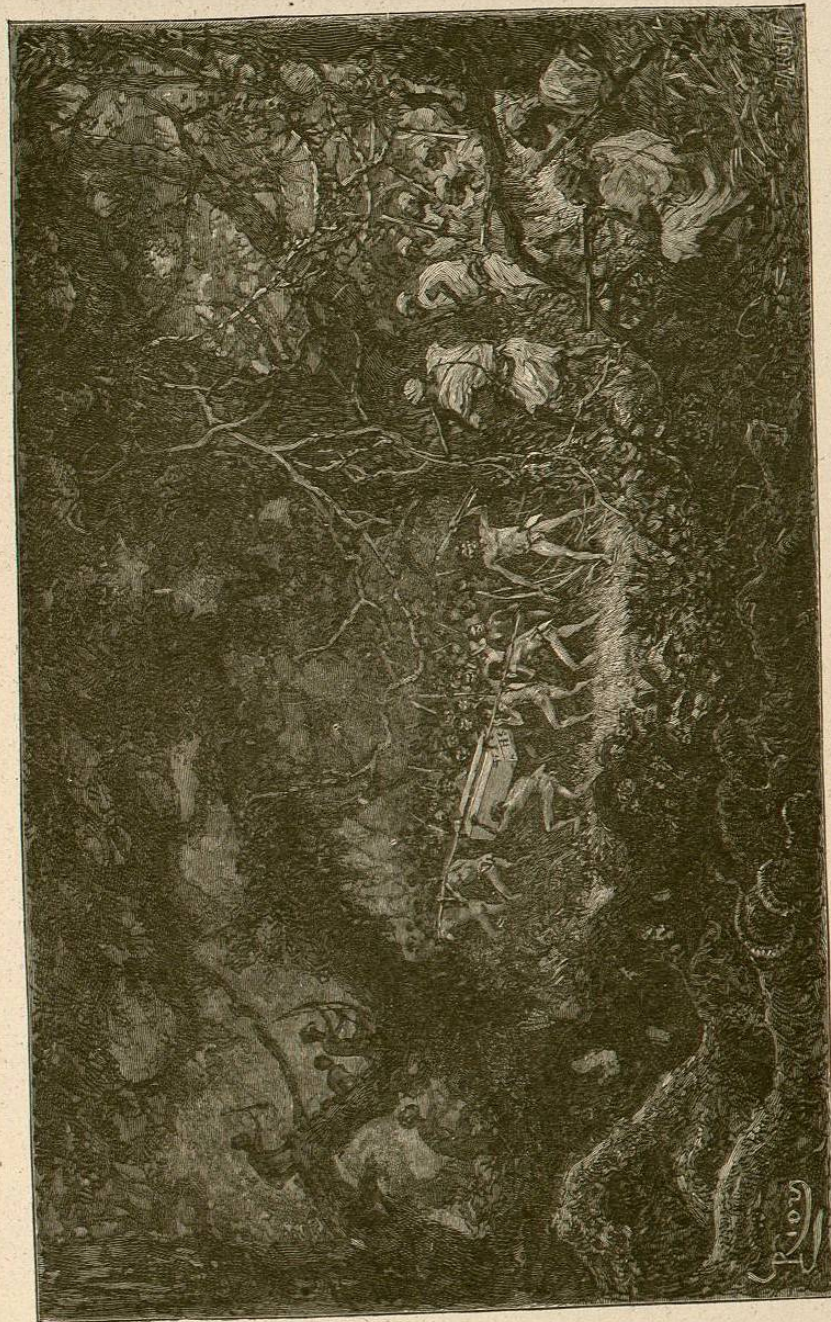
A la halte méridienne, le chef de l'avant-garde, précédant les autres de quelques centaines de mètres, rencontre inopinément une caravane de naturels d'Andi-toké nord. Ils poussent un hurlement de surprise, mais, le voyant sans armes, lui courent sus, lance en arrêt. Le cri nous avait donné l'éveil, et les nôtres arrivent à temps pour sauver le camarade. Dans l'escarmouche qui s'ensuivit, deux aborigènes furent blessés et un autre tué; nos gens s'emparèrent des trésors de la caravane : hagues de fer, cabochons, bracelets, chevillères et anneaux de jambe en fibre de calamus, quelques outils de forgeron, et, chose fort surprenante, des cartouches remington encore chargées.

Notre première pensée fut que le fort Bodo avait été pris ou évacué, ou que les sauvages avaient massacré quelque patrouille; après mûre réflexion, nous croyons bien qu'elles nous ont appartenu, mais qu'elles ont passé par les mains des Manyouema de Kilonga Longa.

Le 21, nos gens ont l'air de ne plus pouvoir marcher; ils ne sont pas encore remis de leur orgie de plantain. A midi nous nous trouvons par latitude nord  $1^{\circ} 45'$ , preuve que nous tirons au nord, malgré tous les efforts pour découvrir un sentier conduisant vers l'est.

On m'avait aujourd'hui annoncé la mort de Tchama-Issa, le dernier de nos Somali; au repos de midi je suis tout enchanté de le revoir: je voudrais, au moins, en conserver un. Tous les jours je lui envoie sa portion de ma propre table, et deux Soudanais touchent une paie supplémentaire pour le soigner, le faire manger, le porter. Jusqu'à ce soir nous avons perdu 52 pagazi de la colonne restée à Banalya. J'estimais, au départ, que nous en conserverions à peu près la moitié. Les choses ont été assez bien tant qu'on a pu les transporter en canot, mais la marche exterminé ces infortunés.

Le 22, à peine l'avant-garde était-elle au campement, que s'abattent de terribles ondées. Leur organisation appauvrie,



Nains emportant une caisse de munitions.

leur énergie perdue ne permettent pas aux malheureux de supporter le froid humide; Madi et Zanzibari laissent tomber leurs fardeaux et courent pêle-mêle vers le camp. Un Madi réussit à se traîner jusqu'à ma tente, où brûlait une bougie, car au cœur de la forêt, sous ces averses, il fait aussi sombre en plein jour que par les nuits ordinaires du Pays aux Herbes. A l'ouïe de ses gémissements je sortis avec ma lumière et trouvai le malheureux couché dans la boue, tout raide et ne pouvant plus se mouvoir. A la vue de la bougie, ses yeux se dilatèrent, il étendit ses mains vers la flamme en essayant de la saisir. Je le fis placer à quelque distance d'un bon feu, et une tasse de Liebig bien chaud le rendit à la vie. Sur le sentier, deux autres Madi succombèrent, et un Zanzibari de la colonne de Banalya; cette pluie glacée les avait frappés à mort.

L'étape suivante ne dure que deux heures: il faut envoyer quarante-cinq des plus forts à la découverte de cette viande qui serait le salut de nos malades et des porteurs trop faibles pour continuer leur route. Vingt-quatre heures après, ils apportent une chèvre. Tuée en un clin d'œil, débitée et mise dans les marmites, elle donna bientôt 140 litres de bouillon excellent, que l'addition de 900 grammes de farine transforma en potage. Quel bon repas eurent nos soixante éclopés!

Le 25, à 10 heures du matin, nous étions à Inde-maou. Situé dans une combe, au pied d'une montagne, ce village n'est séparé du Doui, une des branches de l'hourou, que par une distance de dix kilomètres.

A Inde-maou, notre expédition, si longtemps éprouvée et que guettait la destruction, eut quelques jours de répit. Les bananeraies, très étendues, étaient chargées de fruits mûrs et d'une odeur délicieuse. A Andi-koumou je n'avais pu enseigner à ces grands enfants l'art d'économiser leurs rations; il ne me fut pas possible à Inde-maou de leur apprendre la modération au milieu des richesses. A Andi-koumou on aurait pu alimenter une armée de cette bonne et saine nourriture, mais la voracité déréglée de ces pauvres affamés avait amené de graves indigestions; ici l'intempérance leur chargea tellement l'estomac que, tous les matins, je ne faisais guère autre chose qu'écouter les plaintes et distribuer de l'émétique.

Nos éclaireurs découvrirent un sentier conduisant de l'autre côté du Doui; un autre se dirigeait sur Inde-perri, un assez

grand établissement situé à 24 kilomètres N.-E. du fort Bodo. Mon premier plan avait été de couper à travers la forêt de manière à arriver droit sur la Terre aux Herbes, et, suivant une route plus septentrionale que la ligne d'Ipoto au fort Bodo, d'envoyer, en passant, un détachement régler mes affaires avec Kilonga Longa; mais, à la suite de nos tentatives pour trouver un gué ou des canots pour traverser l'Ihourou, les crues nous avaient forcés de longer constamment la rivière: nous étions maintenant par  $1^{\circ} 47'$  de lat. N. et  $51^{\circ} 27' 45''$  de long. E. La découverte de cartouches remington dans les ballots d'une caravane indigène, à une distance assez rapprochée du fort Bodo, me troublait plus que je n'aurais voulu; pourtant, j'avais toute raison de le croire, notre citadelle était imprenable, et à ce moment, du reste, la garnison devait avoir rejoint Emin sur les rives du Nyanza. Mais, pour mettre fin aux doutes qui me hantaient, j'infléchis quelque peu notre marche dans la direction sud, voulant passer près du Fort et voir, de mes yeux, ce qu'il en était là-bas. J'envoyai donc M. Bonny avec le chef Réchid et 60 hommes, jeter un pont sur le Doui.

Le 1<sup>er</sup> décembre, après un repos de cinq jours, l'expédition quitta Inde-maou pour se diriger vers le Doui. M. Bonny, le vieux Réchid et leurs aides mettaient la dernière main à une œuvre qui leur fit le plus grand honneur, mais surtout à M. Bonny. Sans s'arrêter un instant, la caravane entière passa sur cette charpente grossière, mais très solide, et d'une longueur de 72 mètres.

Sur l'autre rive je fis l'appel sommaire de mon monde. Trente-quatre hommes de l'arrière-colonne étaient déjà morts; et sur les seize Zanzibari inscrits sur la liste des malades, il y en avait quatorze de Yambouya. Quelques jours suffiraient sans doute à décider de leur sort. Mais pour les sauver, que ne mettions-nous pas en œuvre! Toutes les chèvres et les poules que nos gens pouvaient découvrir, on les leur réservait. Nous leur faisons la cuisine; M. Bonny leur distribuait journellement des remèdes; ils n'avaient à porter que leurs vivres; mais leur organisme était tellement affaibli par les misères endurées à Yambouya et à Banalya, que la plus légère écorchure produite par une herbe, une branche, une liane, provoquait un ulcère aigu; en trois ou quatre jours, celui-ci mesurait déjà plusieurs pouces de large. Les soins et le repos qu'on

trouve dans un hôpital auraient seuls eu raison de ce dépérissement rapide.

Après avoir traversé le petit village d'Andi-ouba, nous gagnons en trois heures la vaste station d'Addigouhha. Le 4 décembre, en quatre heures et demie nous arrivons à Ngouetza, où nous campons sur la lisière de bananeraies des sages. J'avais compté, ce jour-là, dix villages de nains, mais sans apercevoir un seul de ces myrmidons; la forêt était dense, le sous-bois luxuriant. Une muraille de boue battue, longeant des ruisselets, séparait



Pont jeté sur le Doui.

chaque agglomération de villages. Nous établissons notre campement dans une de ces enceintes. Tout d'un coup s'avance une belle chèvre aux mamelles pendantes, escortée de deux jolis biquets de trois ou quatre mois; après quelques instants de surprise à la vue de la petite famille, nous sautons sur ce présent des dieux. Une demi-heure après on vient nous dire qu'un des Outchou attachés à la personne de M. Bonny a été blessé par une flèche et que les pigmées ont attaqué et tué un jeune Manyouema. J'envoyai une escouade porter son corps dans les bois, où ses parents pourraient l'ensevelir; mais pendant la nuit, les cannibales ne manquèrent pas d'enlever cette provende.